Document generated on 04/23/2024 10:18 a.m.

**Lettres québécoises**
La revue de l'actualité littéraire

# II- *Racontages* de Louis Caron
## Benoît, Benoît, Benoît, Benoît... (suite)

Number 33, Spring 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39388ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1984). Review of [II- *Racontages* de Louis Caron : Benoît, Benoît, Benoît, Benoît... (suite)]. *Lettres québécoises*, (33), 47–47.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

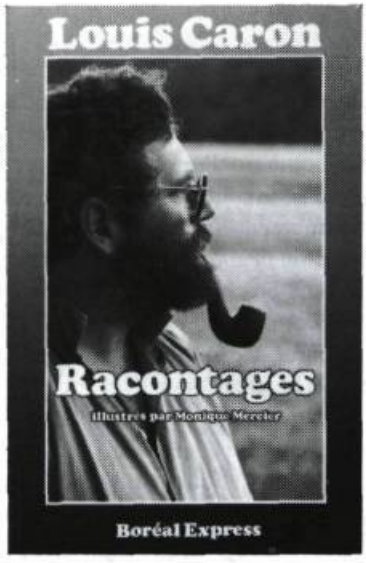
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# II- Racontages
## de Louis Caron
### *(Éd. Boréal Express)*
### *Benoît, Benoît, Benoît, Benoît...* (suite)

*Racontages* est l'hommage d'un citoyen reconnaissant, Louis Caron, à sa petite patrie, région que les fonctionnaires appellent «la région administrative de la Mauricie, des Bois Francs et du Centre du Québec.» Elle englobe des villes comme Trois-Rivières, Drummondville, Victoriaville, Arthabaska, La Tuque, Sainte-Anne de la Pérade, Nicolet, où s'est établi Caron, et Louiseville, où ont été imprimés *Racontages* et ce numéro de *Lettres québécoises*.

*Racontages* est «la transcription légèrement retouchée» d'émissions de télévision que Louis Caron avait préparées pour Radio-Québec en 1982. Ces textes, précise Caron, «ont été écrits pour être dits. J'entendais la musique des mots en les alignant sur le papier, puis je les ai roulés dans le cours de ma parole. Dans ces circonstances, les soupirs et les silences peuvent en dire long.» C'est ce qui explique, je suppose, le style singulier de ces textes, à la fois décousu et précipité. Quand on a trouvé le rythme de lecture qui convient, cela ressemble à la causerie à bâtons rompus d'un conteur professionnel, qui se défend de jouer au professeur mais se montre fort savant, et qui aime bien, comme il dit, «cogner sa pipe sur le rebord de l'éternité». Les *Racontages* ne sont pas des nouvelles à proprement parler, mais c'est de ce genre qu'ils se rapprochent le plus. Des personnages fictifs s'y profilent, comme des silhouettes sur un écran, ils font sentir un moment leur présence, à travers un monologue touffu, mélange de petites leçons d'histoire, de considérations sur le progrès, de traits polémiques, d'anecdotes, de mini-contes, de confidences de l'auteur et, surtout, d'hommages aux pionniers, aux ancêtres obscurs qui ont connu les misères du «bon vieux temps». Caron, plutôt que de faire revivre des individus remarquables, évoque des types: la mère de famille nombreuse, le gars de chantier, le portageux, le forgeron, le fermier dépassé par le progrès, le cultivateur qui vend sa terre et devient ouvrier à la ville. Dès les premières pages, Caron nous prévient: «Mes personnages, ils n'ont pas laissé de trace, pour la plu-




part, dans les manuels. Certains même ont des noms que j'ai tirés de mon imagination. C'est l'histoire des petites gens que je raconte». C'est pourquoi les noms, dans *Racontages* comme dans *Sans coeur et sans reproche*, n'ont qu'une importance secondaire. Ainsi Caron refuse de donner un prénom déterminé à la petite maîtresse d'école. « Elle s'appelait Mélodie, Séraphine ou Nastasie». À l'instar de Monique Proulx, il se sert des prénoms comme de noms collectifs. Dans le grand tableau qu'il brosse, l'individu s'efface. Le cas du héros de *La stepette en cachette* est typique; dès les premières lignes, Caron attire l'attention sur le caractère polymorphe de son personnage, qui s'appelle justement Benoît, comme le multi-personnage de Monique Proulx. Benoît, c'est-à-dire *béni, bon et doux:*

> *Au commencement, il y aurait un enfant, un enfant qui renaîtrait tout le temps, à diverses époques, pour ne rien manquer. Et cet enfant regarderait le monde chaque fois pour la première fois. Il se pourrait que ce soit tout aussi bien le mien que le vôtre. Pour qu'il aît un nom, nous l'appellerons Benoît. (p. 133)*

Trois paragraphes plus loin, Caron parle comme si Benoît était effectivement son propre fils: «... chaque printemps, quand il commence à faire un peu doux, il est le premier à me tourmenter pour qu'on fasse un petit feu et qu'on veille autour, le soir, après souper». (p. 135) Deux pages plus loin, Benoît est devenu le Canadien français moyen qui se prépare à célébrer la Saint-Jean-Baptiste. «Mon nom, c'est Benoît Untel, j'habite telle rue, dans telle ville, dans tel village du comté de Champlain». Le personnage se métamorphose, devient le représentant de tout un peuple. «Regardez, il s'en vient, écrit Caron, sur le dernier char, c'est lui, c'est le petit saint Jean Baptiste, regardez-le bien, cette année, c'est mon Benoît qui fait saint Jean-Baptiste!» (p. 136) Et Caron fait remarquer que le petit saint Jean Baptiste porte une peau de mouton et que l'agneau représente, dans la religion catholique, toute la force de la douceur, le Sauveur lui-même». (p. 135) Mais Benoît est un ancêtre, aussi, qui rappelle à Caron le temps où danser était un péché mortel. «La vérité c'est Benoît qui me l'a dite, lui qui est né à toutes les époques et qui a connu d'autres moeurs que celles d'aujourd'hui, c'est que les anciens tiraient parti de toutes les tâches, de toutes les besognes, pour en faire une fête». (p. 138) Ce qui nous vaut d'apercevoir Benoît à vingt ans, fringant jeune homme:

> *Benoît et ceux de sa bande arrivent en chantant, à dix, vingt, sur le traîneau que le cheval mène tout seul, ça fait dix ans qu'il connaît les sentiers de cette forêt, il y a aussi toutes les Germaine du coin, Jérôme avec son violon, Arthur, qui manie les cuillères... (p. 145)*

Benoît est tous les hommes à la fois, il est donc aussi conteur, et un peu magicien, comme Caron, et on l'écoute religieusement:

> *Il fallait qu'il soit fort. Non, il fallait qu'on ait bien envie de sortir de la glaise du quotidien. On rit, on chante, on boit un petit coup de rhum de la Jamaïque, et puis on écoute le père Benoît, on l'écouterait pendant des veillées entières! (p. 141)*

Le Benoît de Monique Proulx se déploie dans l'espace, celui de Caron se prolonge dans le temps. Le premier tend à être omniprésent, le second à être éternel. L'un et l'autre sont surréels et surhumains, échappent à la condition limitée de l'individu mortel et ainsi se rapprochent un peu de la divinité, grâce à leur appartenance à une collectivité en marche. □